

Soulagés... Faire venir de telles œuvres dans une salle des fêtes municipale, qui plus est, celle d'une ville de banlieue, relève d'un certain exploit, qui accroît le caractère inédit de l'événement. « Là encore, notre idée était de proposer une manifestation complète. Elle ne consistait pas simplement en une juxtaposition de toiles que le public était invité à contempler. Il convenait que l'exposition soit un élément de base pour la compréhension et la connaissance de la peinture moderne et de la peinture en général, par laquelle beaucoup de Nanterriens pouvaient se sentir très peu concernés ».

Afin de dépasser la seule contemplation, une série d'activités complémentaires à la visite était proposée dans l'idée de « faire prendre conscience des principaux problèmes qui se posent à l'artiste et de la manière dont il les résout, c'est-à-dire les buts et les techniques de l'art »<sup>76</sup>. Des visites d'atelier de gravure, de tapisserie et de vitraux sont programmées les 4, 18 et 25 mai. « Nous avons aussi passé un accord avec des galeries d'art parisiennes qui acceptaient l'organisation, par nos soins, de visites commentées. Des films aussi sur la peinture moderne et sur certains peintres étaient prévus. Enfin, nous avions dans l'idée aussi de mettre en débat les connaissances et les savoirs avec la présence de critiques d'art, de directeurs de galerie et de peintres sous la forme de tables rondes. Deux thèmes avaient été retenus : la critique, le 12 mai, et les jeunes peintres, le 25 mai. Par ailleurs, quelques peintres, dont André Masson, avaient accepté de venir à l'exposition pendant des heures de visites les dimanche 19 et 26 mai afin de s'entretenir avec le public. »

Mais le déroulement de l'exposition allait bientôt être bousculé par l'actualité du mois de mai.

## **Mai 1968 : quel théâtre à Nanterre ?**

### **Un contexte brûlant**

En ce début de l'année 68, une tension monte en France, se faisant plus pressante, de jour en jour, de semaine en semaine. Le Théâtre des Amandiers est loin d'être indifférent à ce malaise général qui bouscule le pays et qui va bientôt le faire chanceler. Cela d'autant plus que la ville de Nanterre est placée aux premières loges, de ce que l'on va bientôt appeler « Mai 68 ». Les prémices naissent, en effet, dans la toute jeune faculté des Lettres de Nanterre, à peine sortie de terre. L'histoire est devenue célèbre. Le point de départ du mouvement remonte au mois de mars de l'année précédente, au cours duquel une soixantaine de jeunes étudiants réclament le droit d'accéder au bâtiment des filles après 22 heures. S'ensuit tout au long de l'année une série de contestations de la part des étudiants qui protestent contre les conditions qui leur ont été faites lors de la rentrée, les locaux surchargés, mais aussi contre des mesures jugées éliminatoires, à savoir le non-accès aux travaux pratiques pour les redoublants de première année ou encore la suppression de ceux proposés en langues étrangères pour les étudiants non spécialistes. Le 8 janvier 1968, alors que le ministre de la Jeunesse et des Sports, François Missoffe se rend à Nanterre pour inaugurer la piscine universitaire, il est interpellé par Daniel Cohn-Bendit, alors étudiant en sociologie, à propos de son « Livre blanc sur la jeunesse » dans lequel est omise toute question ayant trait à la sexualité des jeunes. « 400 pages sur la jeunesse, et pas un mot sur la sexualité ! »,

---

<sup>76</sup> Bulletin d'information du Théâtre des Amandiers, n°7. Archives SHN.

s'exclame-t-il. Une procédure d'expulsion du territoire est alors lancée par le doyen Pierre Grappin à l'encontre du jeune étudiant de nationalité allemande, qui est déjà connu des services administratifs de l'université pour son activisme libertaire... Celle-ci cependant n'aboutit pas, mais il en vaut tout de même à l'étudiant de comparaître, le 16 février, devant la commission d'expulsion de la préfecture de police de Paris.

La Faculté des Lettres devient l'un des épicycles d'une contestation de plus en plus forte. Elle est encore attisée par l'arrestation, devant le siège de l'American Express, de militants issus du comité Viêt-Nam national, venus manifester contre la guerre. À la Faculté de Nanterre, un meeting de protestation est aussitôt organisé, à l'issue duquel l'occupation du bâtiment administratif est votée. Le « Mouvement du 22 mars » est créé par les 142 étudiants alors réunis ; ils rédigent le « Manifeste des 142 ». La contestation ne cesse de croître, renforcée par l'adoption, le 3 avril 1968, par le conseil des ministres d'une réforme de l'université, établissant une sélection à l'entrée. Clairement rejetée par les étudiants, elle est vécue comme un passage en force et ne fait qu'accentuer le fossé creusé entre une jeunesse qui veut faire entendre sa voix et le pouvoir politique en place, qui reste sourd à ses aspirations. Tant est si bien que le 2 mai, les incidents se multiplient sur le campus de la Faculté de Nanterre. Des cours sont suspendus. Par décision du doyen Grappin, la faculté est finalement fermée. « Le lendemain, se souvient Pierre Debauche, la Sorbonne était évacuée par la police. L'opération visait à mettre fin au rassemblement étudiant. Elle s'était déroulée dans une grande violence. Une série d'arrestations d'étudiants avait eu lieu. Certains d'entre eux venaient de la faculté de Nanterre. » Suite à leur comparution, le 6 mai, devant le conseil de discipline de la faculté, la colère ne cesse de grandir : en réponse, des manifestations sont organisées par les étudiants, les premières barricades constituées à Paris. Entre le 10 et le 11 mai a lieu une nuit d'émeutes, marquée par de violentes répressions policières. « Tout se passait très vite. Nous étions solidaires des étudiants de la Faculté de Nanterre et de leurs revendications. Comme la plupart des professionnels du théâtre, nous étions révoltés par la répression qui avait été menée par la police contre les étudiants », explique le metteur en scène.

Le 13 mai, un mot d'ordre de grève générale est lancé à Paris et en province. Le feu avait pris, plus rien ne pouvait arrêter le mouvement. Comme un écho de la dernière phrase du vieil ouvrier Levchine, dans *Les Ennemis* de Maxime Gorki : « Maintenant nous avons pris feu, et on ne nous éteindra plus ! ». La vie est souvent si proche du théâtre. « En rassemblant les mondes étudiant et du travail, la manifestation du 13 mai donnait un sentiment d'une unité dans la lutte, l'idée aussi de la constitution d'un front commun et d'une colère collective. « Nous étions sur le qui-vive, réfléchissant à la façon dont nous pouvions, en tant que théâtre, manifester notre soutien », rappelle Monique Blin.

### **De l'Odéon à Nanterre : des scènes différentes de contestations**

Sur le plan théâtral, si l'unanimité n'est pas encore acquise<sup>77</sup>, se constitue, autour de Jean-Jacques Lebel et de Paul Virilio, un groupe d'artistes et d'intellectuels qui cherche à engager une action symbolique. Ils créent le « comité d'action révolutionnaire ». Celui-ci,

---

<sup>77</sup> Dans sa chronologie, Marie-Ange Rauch expose les différences tendances alors dominantes. Voir à ce propos *La Décentralisation théâtrale*, tome 3, 1968, le tournant, sous la direction de Robert Abirached, Actes-Sud Papiers.

porté par l'enthousiasme et le soutien important de manifestants, engage la prise du théâtre de l'Odéon, dont Jean-Louis Barrault assure la direction. Elle se déroule le 15 mai dans la soirée, à l'issue de la représentation des Ballets Paul Taylor. Le lendemain, une banderole, où est inscrite « Étudiants-Ouvriers, l'Odéon est ouvert », est dressée sur le toit par les manifestants. La question de l'accès à la culture pour tous, aux fils des ouvriers et paysans autant qu'à ceux des banquiers et des chefs d'entreprises est lancée haut et fort. Sans que cela n'ait été préparé, ni même prévu à l'avance, la présentation de *L'Héritier*, dès le 3 mai, par la troupe de l'Aquarium, dirigée par Jacques Nichet<sup>78</sup>, fait d'ailleurs écho aux problèmes de classes suggérés par la banderole accrochée à l'Odéon, perçu par la jeunesse révoltée comme un grand théâtre parisien, bourgeois. La pièce est une adaptation de l'étude, publiée en 1963, par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, où « les deux sociologues montraient clairement que la réussite scolaire était surtout affaire d'héritage culturel et d'environnement familial. »<sup>79</sup> Bernard Faivre précise que « la dramaturgie du spectacle reposait entièrement sur l'opposition entre l'héritier, désinvolte et sympathique, et le non-héritier, bûcheur et maladroit. Autour d'eux, un chœur vêtu de blanc se charge de tous les autres rôles : professeurs aux têtes de rapaces, ancêtres fantomatiques et blafards, étudiants d'avant-garde aux ricanements élitistes. Cauchemar irréaliste de la dernière nuit avant l'examen. Au matin, inéluctablement, l'héritier réussira et le non-héritier échouera. »

La pièce n'est pas jouée à Nanterre, mais la réalité dont elle témoigne, à savoir l'inégalité des chances selon son statut social de naissance, ainsi que la disparité entre les classes de la société concernant l'accès à la culture, reflète la réalité concrète de bien des Nanterriens. Elle ne manque pas de faire écho à la situation que rencontrent alors les enfants d'ouvriers comme ceux des travailleurs émigrés qui vivent dans les bidonvilles de Nanterre. Les écrits du sociologue Abdelmalek Sayad, tels que *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles*, ou encore le témoignage fort de Brahim Benaïcha dans son livre *Vivre au Paradis, d'une oasis au bidonville*, qui interrogent la vie des Nanterriens au milieu et à la fin des années soixante, attestent, avec une juste émotion et une analyse très fine, de cette scission évidente entre ces deux mondes, que Jacques Nichet met alors en scène. « Au sein d'une telle société de classes et fondée sur la constitution d'élites par héritage, notre travail en direction des publics éloignés de la culture, de même que celui que nous avons engagé envers le jeune public, étaient nécessaires », explique Monique Blin, la directrice de la programmation des spectacles invités.

Pourtant la capacité du théâtre à provoquer et aiguïser l'esprit critique des populations ouvrières, et par voie de conséquence de leurs enfants, ou vice-versa, à être un espace privilégié de la réflexion et de la connaissance, cette évidence même de son rôle de « service public » pour tous, que suggèrent les propos de Monique Blin, vont bientôt être bousculés. De même, l'affirmation sous-jacente d'une complémentarité nécessaire entre création dramatique et animation culturelle va, elle aussi, être remise en question par certaines mouvances prégnantes, en Mai 68.

---

<sup>78</sup> Avant d'être repris à Châtillon et à Villejuif, le spectacle avait été créé le 3 mai, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm.

<sup>79</sup> La Décentralisation théâtrale, tome 3, 1968, le tournant, sous la direction de Robert Abirached, pp. 199 et 200, Actes-Sud Papiers.

## Dans les usines

À partir du 18 mai, le monde du spectacle, dans sa grande majorité, se solidarise avec le mouvement de contestation. Le Théâtre des Amandiers se met, quant à lui, en grève, le 19 mai. L'exposition « Peinture Vivante » est interrompue et démontée. Du 20 mai au 13 juin, le comité de grève du théâtre va assurer cent soixante interventions dans trente-quatre entreprises de Nanterre et de la banlieue ouest<sup>80</sup>. Les autres équipes des théâtres populaires de la banlieue parisienne mènent elles aussi des actions similaires. « Nous avons accompagné le mouvement contestataire et joué, avec conviction, notre rôle de foyer d'animation culturelle », souligne Pierre Debauche. Pour répondre aux demandes des entreprises occupées, le Théâtre des Amandiers propose, grâce à l'appui des Fédérations de Ciné-Clubs, près de quatre-vingt projections. Parmi les films diffusés figurent des créations engagées, rendant compte de situations parfois tragiques et de moments de vie difficiles où la solidarité s'impose, d'autres fois, il s'agit de réalisations plus légères, vouées, par leur force comique, à permettre aux esprits d'envisager le présent moins violemment. Dans la liste de programmation, on trouve ainsi *Le Sel de la Terre*, *La Ligne générale*, *Notre Pain Quotidien*, *Deux Hectares de Terre*, mais aussi *Casque d'Or*, *Le Voleur de Bicyclette*, *La Femme qui faillit être lynchée*, *Les Voisins* ou encore *Le Bagarreux du Kentucky*, *Le Mécano de la Générale*, *Les Raisins de la Colère...*

« Nous avons aussi monté un bureau artistique qui proposait aux comités d'entreprises des passages d'artistes de variété. Colette Magny, Hélène Martin, Francesca Solleville avaient accepté de nous rejoindre. Luis Cilia et José Mario Branco, Jean Sommer ou encore le violoncelliste Ivry Gitlis, avaient eux aussi répondu présents à nos sollicitations. Toutes ces participations étaient entièrement bénévoles et militantes », précise Monique Blin. De courts spectacles dramatiques et poétiques sont également présentés par les comédiens du Théâtre des Amandiers. Une lecture spectacle de l'œuvre *Les Jours de la Commune* est ainsi proposée par Pierre Damiens, à Hispano-Suiza, à Nanterre ; des montages poétiques sont réalisés par Danièle Chinsky. Les élèves des cours de comédiens-animateurs proposés par Pierre Debauche, depuis le début de la saison, soit une dizaine de jeunes gens, se produisent pendant les mois de mai et juin 1968, dans les usines occupées par les travailleurs. Ils proposent notamment des extraits de *Sainte Jeanne des Abattoirs*, ainsi que de *L'Exception et la Règle* de Bertolt Brecht et des récitations de poèmes. Christian Dente, qui deux ans plus tôt, avait fondé sa propre compagnie, le Théâtre des Ouvrages Contemporains, participe aussi à l'aventure via des sélections de poèmes et de chansons.<sup>81</sup> On note aussi la présence d'Antoine Vitez, qui présente un montage poétique autour de Maïakovski aux ouvriers de Kleber, à Colombes, le dimanche 26 mai, à 14 h 30.

« Les liens déjà établis avec les comités d'entreprises situées à Nanterre ou dans le département ont facilité nos actions. Notre présence était connue, ce qui était important et avait du sens pour les travailleurs qui, pour certains, connaissaient déjà notre travail, précise Pierre Damiens. Nous n'étions pas considérés comme des personnes venues de l'extérieur raconter des histoires. Le contexte était très tendu, nous étions face à des gens parfois en détresse ou dans des situations difficiles. Nous ne pouvions pas proposer nos actions sans

<sup>80</sup> In Théâtre-Amandiers Informations, n° septembre-octobre 1968, archives SHN.

<sup>81</sup> Document sur les activités du Théâtre des Amandiers en 1968. Archives SHN.

tenir compte de ces paramètres. » Parmi les lieux d'intervention, on compte des entreprises implantées à Nanterre, mais aussi celles d'autres villes du département comme Asnières, Colombes, Suresnes et Courbevoie. Deux interventions sont également réalisées à Paris, l'une pour Citroën, à Javel, et l'autre, au Printemps Hausmann. « Nous avons joué chez Citroën, Hispano-Suiza, aux Papeteries de la Seine, chez Bronzavia, mais aussi chez Pathé-Marconi, Solex, La Bonne Presse. Nous avons aussi proposé des animations chez Quillery, Les Bougies Marshall, Saviem, Dinin, Les Cheminots de la Garenne... Des entreprises comme l'A.M.T.E.C, mais aussi Kleber, Les Pâtes Milliat et Chausson nous ont sollicités, de même que E.D.F. et Gaz de France. Nous sommes aussi intervenus chez Sud Aviation, à Suresnes et Courbevoie, ou encore chez Dassault, avec lesquels nous avons déjà établi des contacts réguliers par le biais des comités d'entreprise », se souvient le comédien, responsable des relations avec les comités d'entreprise.

Si le Théâtre des Amandiers développe une action renforcée dans les usines occupées, il est aussi présent dans des établissements scolaires des villes avoisinantes. Des interventions ont lieu entre le lundi 10 et le mercredi 12 juin dans les lycées Albert-Camus, à Bois Colombes, Paul-Langevin à Suresnes, Paul-Pie à Courbevoie, ainsi qu'au lycée de Rueil. Le programme est proche de celui présenté dans les usines : *L'Exception et la Règle* de Bertolt Brecht, jouée par des élèves de Pierre Debauche, des chants et des poèmes avec le Théâtre des ouvrages contemporains, mené par Christian Dente, et un temps de chansons avec Luis Cilia.

### **De Nanterre à Villeurbanne : la question du « non-public »**

Alors que sont lancées, le 20 mai, les premières actions militantes du Théâtre des Amandiers dans les usines occupées de la ville et du département, Pierre Debauche participe, le lendemain, à une réunion organisée par le directeur du Théâtre de la Cité, Roger Planchon, à Villeurbanne. Une vingtaine de directeurs de centres dramatiques nationaux, de maisons de la culture et de théâtres populaires sont présents. Cette rencontre aboutit à la création d'un comité permanent qui, outre une déclaration immédiate de solidarité avec les étudiants et les travailleurs, engage un débat sur les problèmes que rencontre la profession. Pierre Debauche intègre le comité, aux côtés de Roger Planchon, Hubert Gignoux, Francis Jeanson, Philippe Tiry et Georges Goubert.

Le 25 mai, ce comité rend publique la Déclaration de Villeurbanne<sup>82</sup>. Dans ses grandes lignes, celle-ci interroge les rapports qui lient le théâtre public au pouvoir politique, questionne la pertinence de transmettre « les œuvres de l'héritage culturel », ainsi que le statut et le fonctionnement des Maisons de la Culture. Une notion symbolique émerge, celle de « non-public » : « Il y a d'un côté le public, notre public, et peu importe qu'il soit, selon les cas, actuel ou potentiel (c'est-à-dire susceptible d'être actualisé au prix de quelques efforts supplémentaires sur le prix des places ou sur le volume du budget publicitaire) ; et il y a, de l'autre, un « non-public » : une immensité humaine composée de tous ceux qui n'ont encore aucun accès ni aucune chance d'accéder prochainement au phénomène culturel sous les

---

<sup>82</sup> Texte intégral dans *La Décentralisation théâtrale*, tome 3, 1968, le tournant, sous la direction de Robert Abirached, Actes-Sud Papiers.